

LIVRET D'ÉTUDE & DE RÉFLEXION

YITRO

12 Questions à poser à la table de chabbat

Douze questions tirées du cours du Rav Raphaël Benizri « Yitro : qui était Yitro ? » : la parasha de la révélation porte le nom d'un prêtre étranger, ancien conseiller de Paro, qui apporte au peuple une leçon qu'il ne pouvait pas se donner lui-même — puis s'en retourne chez lui.



Rav Raphaël Benizri

Sommaire des sujets

Thèmes de réflexion et questions à partager autour de la table de Yitro

-
- | | |
|-------|--|
| 01 | Trois conseillers, trois destins |
| <hr/> | |
| 02 | Sept et six cent treize : la couronne |
| <hr/> | |
| 03 | Un D' de gauche, un D' de droite |
| <hr/> | |
| 04 | Amalek, ou la valeur du doute |
| <hr/> | |
| 05 | Moché et Yitro : de l'Un au multiple |
| <hr/> | |
| 06 | Un temps que la nature ne meuble pas |
| <hr/> | |
| 07 | Il a commencé par ramener une femme et deux enfants |
| <hr/> | |
| 08 | Qu'a donc entendu Yitro ? |
| <hr/> | |
| 09 | Une loi que D' donne, une loi que le peuple Lui rend |
| <hr/> | |
| 10 | Juger, ou apprendre à se juger |
| <hr/> | |
| 11 | Pourquoi Yitro est-il reparti ? |
| <hr/> | |
| 12 | La halakha, un vêtement que l'on prête ? |
| <hr/> | |

Trois conseillers, trois destins



PRÉSENTATION

La parasha de la révélation, celle qui définit l'être juif, porte le nom d'un étranger. Pour comprendre cet honneur, le Rav part de la biographie de Yitro : il était l'un des trois conseillers proches de Paro quand celui-ci voulut soumettre le peuple juif.

LA QUESTION

Bilam, Yitro, Iyov : que dit le sort de chacun sur la prise de position — et sur le silence ?

LA RÉPONSE

« Ils étaient trois dans ce conseil : Bilam, Iyov et Yitro » (Talmud, Sota 11a).

Bilam fut l'un des tenants de la politique de répression : il fallait restreindre les capacités d'extension de ce peuple et son affirmation de soi sur une terre étrangère. Yitro fut beaucoup plus sage. Étant donné les services rendus par Yossef à la nation en temps de crise, pendant tant d'années, il ne fallait pas répondre par l'ingratitude envers ses descendants, mais ménager ce peuple et le considérer comme partie intégrante de la population égyptienne. Cette opinion déplut à la nouvelle politique du roi et obligea Yitro à s'exiler.

Le troisième conseiller était Iyov. Il s'est contenté de se taire ; il n'a voulu se prononcer ni d'un côté ni de l'autre.

Et c'est celui qui a parlé pour le bien, au prix de l'exil, qui donne son nom à la parasha du don de la Torah : un honneur fait, dit le Rav, au prototype du converti qui rejoint le peuple juif.

CONCLUSION DU RAV

Étant donné qu'Iyov a préféré le silence, il a eu, par ricochet, le silence de D' face à ses souffrances, à ses misères.

LEÇON POUR LA TABLE

Il y a des conversations où nous nous sommes tus, en nous disant que ce n'était pas notre affaire. Que chacun en nomme une. Quel prix avons-nous payé depuis, sans le relier à ce silence-là ?

Sept et six cent treize : la couronne



PRÉSENTATION

Nos sages reconnaissent à Yitro d'avoir ajouté un chapitre à la Torah. Est-ce un ajout ou une extension ? Le Rav compte : sept lois pour l'humanité, six cent treize pour Israël. Et la somme porte un nom.

LA QUESTION

Pourquoi les sept lois de l'humanité s'ajoutent-elles aux six cent treize commandements, au lieu d'y être déjà comprises ?

LA RÉPONSE

613 + 7 = 620, valeur numérique de kéter, la couronne ; nos sages : s'il y a une sagesse chez les nations, crois-le.

Quand un adepte des lois noa'hides rejoint le peuple juif, il n'intègre pas ces lois aux six cent treize commandements : il les ajoute. Six cent treize et sept font six cent vingt, valeur numérique de kéter, la couronne. Le couronnement du peuple juif, c'est le moment où il établit une communication harmonieuse entre la sagesse des nations — par laquelle les hommes découvrent eux-mêmes les lois qui régissent leur communauté — et la loi révélée d'en haut.

Il y a donc deux lois : celle qui est révélée, et celle que l'homme découvre par lui-même. Et il faut croire totalement qu'il existe une sagesse chez les nations : tout homme, animé par un esprit divin à sa mesure, est capable de découvrir des règles de vie qui rejoignent en partie celles du Créateur.

La différence ? Tant qu'une loi n'est pas révélée, on peut jouer avec, l'adapter à sa mesure, selon les circonstances et les humeurs, comme un vêtement. Les lois dictées par l'absolu ne sont pas ménageables : c'est nous qui devons nous mesurer à elles. La loi révélée comporte donc une contrainte, puisqu'elle s'impose du dehors ; celle qu'on découvre soi-même exprime une liberté totale, une adhésion volontaire.

CONCLUSION DU RAV

La meilleure formule, c'est de ne jamais se sentir contraint de l'extérieur à la pratique d'une loi, mais bien porté par elle, par un mouvement intérieur.

LEÇON POUR LA TABLE

Nous obéissons parfois à une loi que nous n'avons jamais faite nôtre. Quelle mitsva accomplissons-nous par pure contrainte extérieure ? Et laquelle avons-nous tellement adaptée à notre mesure qu'elle a cessé de nous mesurer ?

Un D' de gauche, un D' de droite



PRÉSENTATION

Nos sages font de Yitro le prototype de tous les cultes de son temps : un homme d'une universalité de pensée, qui savait ce que représentait chaque idole, chaque mouvement de pensée, chaque passion. Il les avait tous cultivés, tous mis à l'épreuve.

LA QUESTION

Qu'a-t-il découvert au bout de toutes ces croyances éprouvées — et pourquoi la Torah le place-t-elle avant les dix commandements ?

LA RÉPONSE

Le Rav : « *Hachem, c'est l'être. L'être est par-delà toutes ces divinités.* »

Toutes ces formes de croyance restaient dans les limites du D' créateur, dont l'univers entier atteste la présence. On la trouve dans les formes de la nature comme dans les arts de vivre — ce qu'on appelle aujourd'hui des passe-temps, et qui étaient alors des raisons de vivre poussées à l'extrême. Mais cela reste limité, comme l'est la nature. Pour sortir des limites, il faudrait sortir des lois de la création, c'est-à-dire ne plus appartenir à ce monde : ce n'est pas possible.

Alors nous avons tendance à forger le divin à notre façon de penser, à nos perspectives philosophiques. Et ce D' peut être de gauche comme de droite, ou du centre. Ce que le monde juif a apporté par la voix des prophètes, c'est que l'être est par-delà toutes ces divinités, qui restent limitées.

En plaçant Yitro avant les dix commandements, la Torah enseigne que si nous n'intégrons pas la sagesse qui émane du divin à notre façon de saisir Sa présence, nous allons, sous le couvert de notre foi, servir différentes formes de manifestations. C'est ce que Yitro a dénoncé.

CONCLUSION DU RAV

Nous servons le même D' avec plusieurs étiquettes.

LEÇON POUR LA TABLE

Chacun de nous a un D' qui pense à peu près comme lui. Sur quel point avons-nous été, cette année, contredits par la Torah dans nos convictions ? Et si la réponse est « aucun », que faut-il en conclure ?

Amalek, ou la valeur du doute



PRÉSENTATION

La parasha précédente s'achève sur l'ordre d'effacer le souvenir d'Amalek. Celle-ci s'ouvre sur l'arrivée d'un homme venu du dehors. Et le Rav rappelle qu'Amalek a la valeur numérique de safek, le doute.

LA QUESTION

De quel doute s'agit-il — et pourquoi faut-il un homme venu de l'extérieur pour l'effacer ?

LA RÉPONSE

Amalek = 240 = safek, le doute ; « L'Éternel est-Il parmi nous, ou non ? » (Chemot 17, 7).

Le doute, c'est la question : est-ce l'Éternel qui réside en notre sein, agissons-nous toujours en Son nom ? Nous doutons alors de nous-mêmes, et il faut à tout prix déraciner ce doute. Les nations l'entretiennent aussi à notre égard ; d'où celles qui nous persécutent et nous rejettent.

Mais il ne faut pas mettre toutes les nations dans le même lot. Il y a les justes des nations, sensibles à ce que nous représentons et au message que nous apportons au monde. Attention : ce ne sont pas des peuples. Ce sont des individus épars dans chaque peuple.

Or, dit le Rav, ce qui nous sépare des nations, c'est de ne pas savoir faire converger toutes les croyances et tous les arts de vie sous une seule enseigne, celle de l'être. Nous vivons alors dans deux mondes séparés, et rester en marge entretient un antisémitisme permanent. Le but de la révélation est de fondre l'humanité en un mouvement de pensée aux ramifications multiples, convergeant vers un même point. Cela, seul un homme venu du dehors peut l'ouvrir : c'est pourquoi Yitro va au-devant de la révélation — et efface ainsi Amalek.

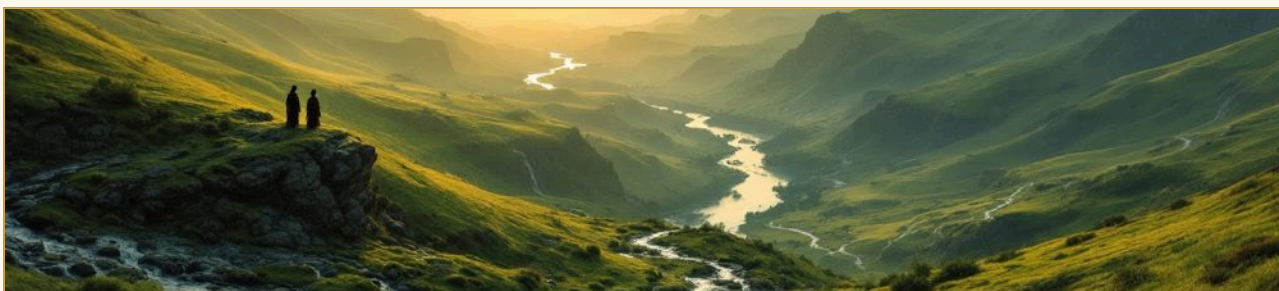
CONCLUSION DU RAV

Cela constitue le trait d'union messianique entre le peuple d'Israël et le reste de l'humanité.

LEÇON POUR LA TABLE

Nous jugeons volontiers les nations en bloc et nous nous rassurons entre nous. Qui, hors de notre monde, a dit ou fait cette année quelque chose qui nous a rendus à nous-mêmes ? L'avons-nous reconnu, ou classé comme une exception ?

Moché et Yitro : de l'Un au multiple



PRÉSENTATION

Pour le Rav, Yitro est, au sein des nations, l'équivalent de Moché. Tous deux ont grandi au palais de Paro, tous deux connaissent bien la culture égyptienne et ses limites. Mais ils n'apportent pas la même chose.

LA QUESTION

Faut-il partir de toutes les choses pour remonter jusqu'à l'Un, ou partir de l'Un pour y intégrer toutes les choses ?

LA RÉPONSE

Le Rav : Yitro est « l'équivalent de Moché au sein des autres nations ».

Ce que Moché apporte au peuple d'Israël, c'est la foi en Hachem, en l'être. Ce que Yitro apporte, c'est que l'ensemble des divinités auxquelles on croit trouve sa finalité dans cet être unique.

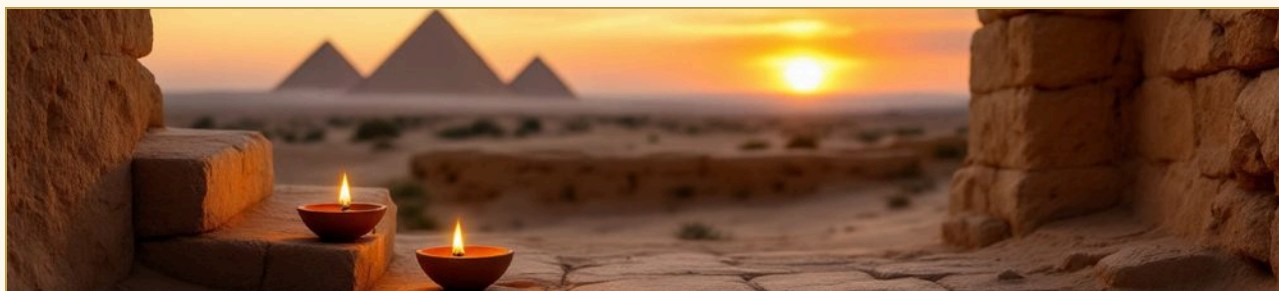
Tout dépend alors de la manière de voir les choses. Ou bien, à travers le détail de tous les éléments, une fois maîtrisés, on aboutit à l'Un ; ou bien, à partir de l'Un, on intègre tous les autres détails de la vie. C'est là, si l'on veut, le dialogue entre Yitro et Moché.

Les deux ont grandi dans le palais de Paro, les deux connaissent bien la culture égyptienne — et ses limites. Ainsi Yitro peut-il être, pour les nations, ce que Moché est pour Israël.

LEÇON POUR LA TABLE

Certains avancent par les détails — une pratique, puis une autre ; d'autres partent d'une grande idée et y font entrer la vie. Lequel de ces chemins est le nôtre ? Que pourrions-nous apprendre de celui qui suit l'autre ?

Un temps que la nature ne meuble pas



PRÉSENTATION

Quand on parle de Mitsraïm, dit le Rav, on parle toujours de metsarim, de limites : les limites d'une pensée, d'une civilisation. Moché et Yitro les connaissent tous les deux. C'est là que se dessine la figure du guer, le converti.

LA QUESTION

Qu'est-ce que l'Égypte, avec toute sa science, ne pouvait pas vivre — et qu'apporte celui qui rejoint Israël ?

LA RÉPONSE

Mitsraïm et metsarim : l'Égypte et les limites.

C'est le grand empire, la grande science ; il y a de grands savants en Égypte. Mais leur science reste tributaire des lois de la création, sans pouvoir aller au-delà. Ils ne peuvent adhérer à un temps qui ne soit pas meublé par les éléments de la nature. Nous, nous avons été conçus pour vivre ce temps dans son abstraction pure, à travers le Chabbat.

De même, c'est nous qui intégrons les éléments de la morale dans la loi, pour lui donner le cachet de l'absolu. Mais il importe que la morale prime l'acte. La foi ne doit pas aveugler au point d'accorder aux actes une valeur intrinsèque, sans une adhésion volontaire, parce que nous avons compris et intégré ce que nous faisons.

C'est cela le guer : celui qui a apporté tous les éléments qu'il a découverts par lui-même, et qui les a passés à l'épreuve de l'absolu, c'est-à-dire de la révélation.

CONCLUSION DU RAV

Ce n'est pas le temps qui est meublé par les éléments de la nature, c'est nous qui intégrons les éléments de la nature dans notre temps.

LEÇON POUR LA TABLE

Nos semaines sont meublées par l'agenda, les écrans, le travail. Le Chabbat est-il chez nous un temps libéré, ou seulement un jour rempli autrement ? Et quel geste accomplissons-nous encore sans avoir jamais compris pourquoi ?

Il a commencé par ramener une femme et deux enfants



PRÉSENTATION

Yitro est venu juste après la sortie d'Égypte. Avant tout discours, avant tout conseil, son premier geste est domestique : il ramène à Moché sa femme et ses deux fils, dont Moché s'était séparé pour accomplir sa mission.

LA QUESTION

Pourquoi la première leçon apportée au libérateur d'Israël porte-t-elle sur sa propre maison ?

LA RÉPONSE

« Yitro, beau-père de Moché, prit Tsipora, la femme de Moché... et ses deux fils » (Chemot 18, 2-3).

Moché s'était séparé de sa femme et de ses deux enfants en remplissant sa mission. Yitro vient lui dire : on ne sacrifie pas sa vie de famille en se donnant à la cause du peuple, ni même à la cause de D'.

Au contraire : la vie de famille fait elle-même partie des obligations que l'on a envers D'. Ce fut sa première leçon, et elle précède toutes les autres.

Car la particularité de Yitro, dit le Rav, c'est de comprendre, d'écouter, de voir l'intégralité des choses.

CONCLUSION DU RAV

Sa vie de famille, elle est sous le label de ce service, de ces obligations que l'on a vis-à-vis de D'.

LEÇON POUR LA TABLE

Nous mettons volontiers notre dévouement au-dessus de tout, et nos proches attendent derrière la porte. À qui avons-nous pris du temps, cette année, pour le donner à une cause ? Que faudrait-il ramener à la maison ?

Qu'a donc entendu Yitro ?



PRÉSENTATION

Le texte est clair : Yitro entendit tout ce que D' avait fait pour Moché et pour Israël, en les faisant sortir d'Égypte. Cela devrait suffire. Nos sages ne s'en contentent pas et demandent : qu'a-t-il entendu ?

LA QUESTION

Beaucoup de peuples ont entendu la même nouvelle. Pourquoi un seul homme en est-il venu ?

LA RÉPONSE

Rachi sur Chemot 18, 1 : « Quelle nouvelle a-t-il entendue pour venir ? La traversée de la mer des Joncs et la guerre d'Amalek. »

Bien des peuples ont entendu ces exploits. Cela a produit un choc deux jours, trois jours, une semaine ; puis cela s'est rangé parmi les phénomènes de l'histoire ou de la nature. La particularité de Yitro, c'est de sonder l'événement.

Selon une réponse, il a entendu le passage de la mer : ce saut par-delà la mort, le miracle de la survie de ce peuple, et une justice immanente — les Égyptiens ont voulu noyer le peuple, ce sont eux qui ont été noyés. Selon une autre, il a vu la victoire sur Amalek : le peuple qui se laissait faire en Égypte engage maintenant le combat, et sa victoire est d'ordre moral autant que physique.

Mais tous les sages ne sont pas de cet avis. Le converti qui rejoint le peuple n'est pas toujours celui qui s'extasie devant la providence ou les exploits. Il est émerveillé par la Torah : d'abord elle se présentait comme une contrainte ; ensuite, intégrée, elle est devenue l'expression de la liberté totale d'action de ce peuple.

CONCLUSION DU RAV

Nous y trouvons l'homme qui sonde l'événement.

LEÇON POUR LA TABLE

Nous recevons chaque semaine des nouvelles qui devraient nous déplacer, et qui se rangent en trois jours parmi les faits divers. Qu'avons-nous entendu cette année sans l'écouter ? De quoi devrions-nous encore savoir nous émerveiller ?

Une loi que D' donne, une loi que le peuple Lui rend



PRÉSENTATION

Ce qui a impressionné Yitro, disent certains sages, ce n'est ni le miracle ni la victoire : c'est ce qui se passe entre D' et ce peuple autour du texte. Quelque chose qu'il n'avait trouvé dans aucune des sagesse qu'il avait éprouvées.

LA QUESTION

Qu'est-ce qu'une loi dont l'interprétation appartient en partie à l'homme — et que devient un peuple qui étudie avec son Créateur ?

LA RÉPONSE

La Torah écrite et la Torah orale ; le peuple juif, 'havrouta de D'.

Il y a la loi écrite, que D' donne au peuple juif ; et il y a la loi orale, celle que le peuple juif rend à D'. Il existe une interprétation de la loi qui est propre à l'homme, et qui n'est pas étrangère à la pensée de D'. L'homme est l'interlocuteur privilégié : celui avec qui D', si l'on peut dire, étudie Sa loi.

S'agit-il de construire le Michkan ? D' peut en dessiner les grandes lignes ; mais celui qui le réalise, c'est le peuple lui-même, et il le fait non par contrainte, mais parce qu'il éprouve le besoin de le réaliser. Voilà ce qui a impressionné Yitro : ce dialogue permanent, ce mouvement d'extension et d'interprétation qui sort la loi de son écorce et lui donne une ampleur extraordinaire. Mais cela exige de s'atteler à l'étude.

Car lorsque nous approchons de la parole révélée, nous sommes dans l'ouverture de l'être sur l'infini, au point que notre propre verbe peut devenir le ciment d'une nouvelle création.

CONCLUSION DU RAV

Le peuple juif est la 'havrouta de D', et D' est la 'havrouta du peuple juif.

LEÇON POUR LA TABLE

On peut pratiquer toute une vie sans jamais ouvrir une discussion avec le texte. Qu'avons-nous étudié cette année, et pas seulement accompli ? Avec qui, à cette table, pourrions-nous former une 'havrouta ?

Juger, ou apprendre à se juger



PRÉSENTATION

Yitro voit Moché juger le peuple du matin au soir, et l'avertit. On peut se demander ce que Moché ignorait : qu'il faut des juges, des secrétaires, des intendants, il l'avait vu dans la gestion de l'empire égyptien. Pour le Rav, le conseil porte sur tout autre chose.

LA QUESTION

Que reproche Yitro à Moché, qui se donne pourtant tout entier à son peuple ?

LA RÉPONSE

« Ce que tu fais n'est pas bien. Tu vas t'épuiser » (Chemot 18, 17-18).

Attention, lui dit Yitro, tu vas te réduire, tu vas restreindre tes capacités. Laisse le peuple traiter ses problèmes intérieurs, et consacre-toi, toi, à lui révéler d'en haut les possibilités d'aller de l'avant. À force de rester au niveau du peuple, à discuter des problèmes quotidiens, on ne s'en sort pas : il faut une source d'inspiration, un souffle nouveau.

Cela vaut pour quiconque prend en charge une communauté ou une famille. Le tout n'est pas de se donner totalement à la cause : il faut savoir garder du temps pour soi, pour se remplir, se former, se ressourcer — parce qu'au fur et à mesure que la personne grandit, son entourage grandit avec elle.

Il y va de l'épanouissement de l'homme. Rester toujours dans les limites d'un art ou d'une pensée, aussi sublime soit-elle, sans pouvoir l'aérer d'une autre envolée : alors la vie devient répétitive, elle vieillit, elle n'a plus de portée.

CONCLUSION DU RAV

Il ne s'agit pas de juger les autres, il s'agit de leur apprendre à se juger par eux-mêmes.

LEÇON POUR LA TABLE

Quand avons-nous, pour la dernière fois, gardé une heure pour nous remplir plutôt que pour servir ? Et sur quel sujet, à la maison, devrions-nous cesser de trancher pour laisser les autres apprendre à juger ?

Pourquoi Yitro est-il reparti ?



PRÉSENTATION

Il est venu, il a apporté son message, il a donné son nom à la parasha de la révélation — et il s'en est retourné chez lui. Le converti modèle ne reste pas.

LA QUESTION

Pourquoi celui qui a ouvert la voie retourne-t-il à son point de départ, et qu'emporte-t-il en repartant ?

LA RÉPONSE

« Moché laissa partir son beau-père, et il s'en alla vers son pays » (Chemot 18, 27) ; « Yitro dit : Béni soit l'Éternel » (Chemot 18, 10).

Nos sages distinguent plusieurs attitudes de Yitro : celui qui vient avant le don de la Torah, celui qui vient après, et celui qui repart. De même, des personnes nous rejoignent avant la création de l'État d'Israël, d'autres après, et d'autres nous quittent et retournent à leur base de départ.

Pourquoi repart-il ? Parce que, dans ce qu'il est, il a lui aussi son mot à dire. Il a rejoint le peuple, apporté son message, inscrit sa parasha, donné son coup de pouce à la manière de percevoir le dialogue entre D' et l'humanité. Il est le grand prêtre de son peuple, et il va y aménager sa façon de penser.

Et il nous laisse un mot : jusqu'à lui, personne n'avait dit « Baroukh Hachem ». Il a fallu Yitro pour que nous apprenions de sa bouche à dire que ne tarisse pas la source des bienfaits que D' prodigue à l'homme — et c'est à nous de les réaliser. C'est pourquoi les convertis sont dits « durs » pour Israël : ils portent parfois des leçons que nous n'avons pas assez intégrées, car le confort de vivre dans les limites de notre foi est plus fort que l'épreuve.

CONCLUSION DU RAV

Il n'est pas retourné comme il est venu : il est enrichi par quelque chose, il le porte en soi.

LEÇON POUR LA TABLE

Il est plus facile d'accueillir quelqu'un que d'accepter la leçon qu'il apporte. Qui nous a dit cette année une chose juste que nous avons écartée parce qu'il n'était pas des nôtres ? Qu'avons-nous, nous, à rapporter à ceux qui nous attendent hors de cette table ?

SUJET 12

La halakha, un vêtement que l'on prête ?



PRÉSENTATION

Un participant demande au Rav : si la Torah s'ouvre ainsi aux nations, la halakha est-elle inclusive, elle aussi ? Et le peuple juif, dans sa vie concrète, l'est-il comme le voudrait la Torah ?

LA QUESTION

Pourquoi les lois pratiques du judaïsme ne se transmettent-elles pas comme un vêtement que chacun pourrait enfiler ?

LA RÉPONSE

Le Rav : la halakha, « ce sont les instruments par lesquels tu vas mettre en pratique tes propres aspirations ».

La halakha, répond le Rav, ce sont tes instruments : ceux par lesquels tu mets en pratique tes propres aspirations, ton idéal de vie. Tu ne peux pas les confier à une autre personne, qui n'a pas les mêmes besoins. Observer le Chabbat, ce n'est pas porter un vêtement : c'est en observer l'esprit, de l'intérieur.

Aux autres nations, on ne demande que les sept lois noahides, et cela suffit. Celui qui veut aller au-delà s'y astreint et observe une période de guérout, de conversion, qui l'oblige à étudier les choses de l'intérieur et à y adhérer du dedans — non pas à étudier la halakha pour un examen, puis à la laisser de côté une fois l'examen passé.

Tout ce que l'on a étudié, ajoute le Rav, on ne l'utilise pas forcément sur le moment : il est là, en réserve, et le moment venu, on le sort.

CONCLUSION DU RAV

Le guer, c'est celui qui, de l'intérieur, file sa propre voie, parce que personne ne l'oblige.

LEÇON POUR LA TABLE

Il y a des pratiques que nous portons comme un vêtement, parce qu'on nous les a mises. Laquelle, chez nous, est vraiment devenue un instrument au service de ce que nous voulons vivre ? Et laquelle attend encore d'être comprise de l'intérieur ?